

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre. Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Le voyage de Dom Bosco en France — Le mois de Marie, pratiques pour le sanctifier dignement — Lettre de Patagonie — Histoire de l'Oratoire de Saint François de Sales — Deux grâces de notre-Dame Auxiliatrice — Notre Saint Père Léon XIII et les Salésiens de la Spezia — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

LE VOYAGE DE DOM BOSCO EN FRANCE.

Nous avons reçu des diverses villes de France, où Dom Bosco a successivement séjourné, plusieurs lettres dont nous extrayons les passages qui peuvent intéresser nos lecteurs; nous avons cru devoir supprimer tout ce qui était une louange trop directe à l'adresse de Dom Bosco.

Partout notre vénéré Supérieur a reçu l'accueil le plus empressé, partout il a trouvé le même élan de charité, le même dévouement à la propagation et au développement des œuvres salésiennes, destinées à secourir et sauvegarder la jeunesse abandonnée. Partout aussi il s'est vu l'objet des mêmes marques de déférence et de vénération.

Dom Bosco à Valence.

« Valence le 28 janvier 1882.

» Dimanche dernier, à l'issue des vêpres paroissiales dans notre cathédrale de Valence, Dom Bosco nous a adressé du haut de la chaire quelques paroles, écoutées dans le plus religieux silence avec la plus sympathique et la plus avide attention. Il a fait brièvement l'historique des œuvres Salésiennes, il nous a montré leur caractère distinctif, leur but de salut social et de régénération par le catholicisme et la charité qu'il peut seul inspirer et soutenir.

« Il nous a dit comment avec ces mêmes éléments de désorganisation, destinés tôt ou tard à faire le malheur d'une société, dans laquelle ils ne pouvaient trouver leur place, on réussissait à faire d'excellents citoyens et, par dessus tout, de bons chrétiens.

» Les jeunes gens recueillis dans nos oratoires, a-t-il dit, ne tardent pas à perdre les mauvaises habitudes qu'ils avaient contractées dans la vie des places et des rues; les plus rebelles deviennent obéissants au bout de quelques jours; quand ils sortent de nos maisons ils ont acquis un fonds de solide religion qui sera leur sauvegarde dans l'avenir; et l'instruction, soit littéraire et scientifique, soit professionnelle, reçue dans le patronage leur assure les moyens de gagner honorablement leur vie.

De leurs rangs sont sortis de bons commerçants, d'honorables industriels. Plusieurs même d'entre ces déshérités de la fortune se sont élevés par leur savoir et leur bonne conduite jusqu'aux plus hautes places, dans l'armée, l'administration, l'enseignement public ou libre.

» Plusieurs enfin sont devenus des prêtres et des missionnaires.

» Après quelques mots dits à ce propos sur les missions de Patagonie, Dom Bosco a terminé par le plus chaleureux appel à la charité; la quête faite après son discours lui a prouvé que cet appel avait été entendu et que notre ville de Valence serait désormais jalouse de venir elle aussi en aide aux orphelinats salésiens.

» Mercredi soir à sept heures Dom Bosco a bien voulu honorer de sa présence une représentation, donnée au profit de l'œuvre du Sacré-Cœur de Rome, par les jeunes gens du patronage des jeunes apprentis. Un public choisi, spécialement invité par les directeurs du Patronage, se pressait dans la salle malheureusement beaucoup trop petite.

» Dom Bosco a bien voulu, sur la demande de monsieur le curé de la cathédrale, adresser quelques mots à l'assistance et il l'a fait avec autant de tact que d'à propos. Il a même daigné, pendant un entr'acte, nous raconter avec une bonhomie charmante, sur les instances de monsieur l'archiprêtre, comment on avait voulu le conduire à l'hôpital des fous et comment il avait en cette occasion agréablement joué ses trop peu clairvoyants amis. »

De Valence, Dom Bosco s'est rendu à Marseille où il est demeuré près d'un mois dans le grand et bel établissement de charité que la libéralité de nos coopérateurs de Marseille nous a permis d'élever dans cette ville.

En quittant Marseille Dom Bosco a visité successivement La Ciotat, St. Cyr, Toulon et Hyères. Dans toutes ces villes il a eu la consolation de pouvoir faire publiquement la conférence des Coopérateurs Salésiens et, en même temps, le sermon de charité au profit des pauvres orphelins. Dom Bosco n'a eu qu'à se louer de l'extrême obligeance, avec laquelle messieurs les Curés ont mis leur église à sa disposition et de la générosité avec laquelle ils ont voulu contribuer eux-mêmes en faveur des œuvres salésiennes ; soit en annonçant les conférences, soit en les honorant de leur présence, soit enfin en prêchant d'exemple et déposant les premiers leur offrande dans le bassin. Nous sommes heureux de leur adresser ici, comme à tous ceux qui ont bien voulu donner à nos œuvres les mêmes marques de sympathie, nos plus vifs remerciements.

Saint Cyr et l'orphelinat de Saint Isidore.

Dom Bosco a, tout près de St. Cyr, une colonie agricole pour les jeunes filles. Les Sœurs de Notre-Dame Auxiliatrice dirigent cette colonie, appelée dans l'avenir à prendre un très-sérieux développement.

Nos lecteurs savent que les religieuses, dites de Notre-Dame Auxiliatrice, ont pour supérieur général Dom Bosco et sont destinées à faire pour les jeunes filles ce que les Salésiens font pour les jeunes gens ; en sorte que, de même que l'on dit les Dominicaines ou les trappistines, on pourrait à bon droit les désigner aussi sous le nom de Salésiennes, si cette appellation n'était pas déjà consacrée en Italie à désigner les Sœurs de la Visitation.

Notre vénéré supérieur aurait bien désiré pouvoir aller visiter cette colonie ; mais, trop pressé par le temps, il a dû se refuser cette consolation pour donner à la population de St. Cyr tout le temps dont il pouvait disposer.

Dom Bosco à Toulon.

Toulon mérite une mention spéciale à raison de son importance et du zèle dont elle fait preuve pour nos œuvres Salésiennes, aussi sommes-nous heureux d'insérer la lettre suivante qui rend pleine justice aux Toulonnais.

« Toulon, le 24 février 1882.

« ... Jeudi dernier, notre église cathédrale se remplissait dès le matin d'une foule pieuse accourue pour entendre une parole respectée et surtout pour prendre part à une véritable fête de la charité. L'affluence était d'autant plus remarquable que l'on n'avait pu prévenir les fidèles bien longtemps à l'avance.

» Dom Bosco a célébré la Sainte Messe à huit heures, puis, après avoir donné quelques audiences dans la sacristie, il est monté en chaire à dix heures pour exposer le but des œuvres Salésiennes et faire à la charité des fidèles un pressant appel. Le discours de D. Bosco s'est achevé au milieu de la plus religieuse attention, et la bénédiction du très-saint Sacrement a couronné dignement cette pieuse réunion pendant qu'une quête fructueuse prouvait à Dom Bosco que nos cœurs savent s'ouvrir et forcer nos mains à ouvrir nos bourses pour y puiser largement.

» Après la cérémonie les audiences ont été reprises à la sacristie jusqu'à l'heure du dîner.

» A deux heures et demie se tenait à la sacristie une conférence privée, à laquelle assistaient seulement les dames zélatrices de l'œuvre des Coopérateurs Salésiens.

Les dames zélatrices de Toulon ont pris plus spécialement sous leur patronage l'orphelinat de St. Isidore à St. Cyr, et pour assurer des ressources périodiques, au moins pour les menues dépenses les plus urgentes elles se sont imposé volontairement une cotisation régulière. D. Bosco s'est montré fort agréablement surpris de voir autour de lui une nombreuse assemblée, preuve vivante du développement que l'œuvre des Coopérateurs Salésiens a pris parmi nous et de l'empressement, avec lequel les zélatrices s'acquittent de leurs fonctions.

» Dom Bosco, tout en remerciant les dames zélatrices, les a engagées à ne pas limiter leur zèle à recruter des adhésions parmi les dames et les demoiselles, mais à chercher aussi, soit dans leurs familles, soit dans le cercle de leur société, à enrôler sous la bannière Salésienne le plus grand nombre possible des hommes, demeurés fidèles à la foi catholique, et jaloux de coopérer au salut de la pauvre jeunesse abandonnée.

Il serait désirable qu'après de la conférence des zélatrices, il put y avoir aussi la conférence des zélateurs. A ce propos, Dom Bosco fait remarquer que le but de l'association des Coopérateurs Salésiens n'est pas seulement de recueillir des aumônes pour nos orphelinats, mais encore d'aider, par tous les moyens d'édification qui sont en leur pouvoir, au salut de leurs frères et surtout de la jeunesse. Par ce motif ils doivent chercher à envoyer, ou faire envoyer les enfants au catéchisme, le leur faire eux-mêmes en cas de besoin, et soulager ainsi messieurs les Curés dont ils seront les plus utiles auxiliaires ; s'assurer que les enfants ont des vêtements convenables pour s'approcher de la sainte Table, et dans le cas contraire faire en sorte de leur en procurer ; répandre les bons livres et détourner autant que possible de la lecture de la presse irréligieuse et immorale.

» Après la séance, les audiences particulières ont recommencé pour durer jusqu'à l'heure du repas du soir.

» C'était un spectacle consolant de voir l'empressement, avec lequel chacun allait déposer dans le cœur du prêtre de Jésus-Christ le secret des espérances, des craintes, trop souvent sans doute des douleurs qui faisaient palpiter toutes ces poitrines ou les contraignaient à se serrer dans d'inexprimables angoisses; et après quelques minutes d'audience, chacun sortait le visage plus calme: Jésus avait béni la parole de celui, dans lequel on allait avant tout chercher son ministre; sa grâce récompensait la foi des pieux fidèles et un rayon de sa douceur descendait dans leur âme, avec la bénédiction que le prêtre leur donnait en son nom.

» Le lendemain, à huit heures du matin, Dom Bosco célébrait la Sainte Messe dans l'église de St. Louis, dont le digne curé avait voulu réserver à ses paroissiens le plaisir d'assister à la messe de Dom Bosco, de concourir à ses œuvres par une aumône, et de puiser dans l'audition de sa parole un peu plus d'amour pour le Dieu, qui pour être toujours avec nous a voulu résider continuellement dans nos saints Tabernacles.

» Dom Bosco nous a parlé de la sainte Communion et nous croyons que ses paroles retentiront encore longtemps dans nos cœurs et produiront des fruits abondants. »

Dom Bosco à Hyères.

Hyères aussi a droit à une mention particulière pour sa charité. Trois quêtes y ont été faites coup sur coup, deux le dimanche et une le lundi matin, et les fidèles ne se sont pas lassés de donner, à tel point qu'une dame put dire à D. Bosco: « Vous ne savez pas quel bruit l'on fait courir en ville; on dit que, par amour pour les orphelins, Dieu multiplie l'argent sur les plateaux des quêteurs. Cet éloge, dans sa forme originale, était bien mérité par les pieux habitants dont la générosité allait jusqu'à paraître invraisemblable; donnons la parole à un de nos correspondants :

« Hyères, le 28 février 1882.

« Dom Bosco est arrivé dans notre ville le vendredi 23 au soir; il nous a quittés hier lundi, à 6 heures et demi, pour se rendre à son orphelinat agricole de la Navarre, situé à peu de distance de notre ville.

» Pendant les trois jours que Dom Bosco nous a donnés, il s'est fait tout à tous, écoutant tous ceux qui voulaient le consulter, visitant nos malades, en un mot, consacrant à la population toutes les heures du jour...

» Le dimanche 25 Dom Bosco a dit la messe à huit heures dans notre antique Basilique, honorée de la visite de St. Louis, lorsqu'il débarqua dans notre ville en revenant de la croisade.

» A dix heures et demie, après l'Evangile de la grand' Messe, Dom Bosco est monté en chaire et a fait à la nombreuse assistance l'exposé de ses œuvres en faveur de la jeunesse délaissée. Il

nous a tous émus lorsque, faisant sans doute allusion à un ouvrage récemment publié, il s'est écrié qu'il ne saurait trop s'élever contre une opinion, qui paraît s'être répandue, et qui lui suppose le don des miracles. « Dom Bosco serait le dernier des hommes s'il s'attribuait à lui-même un pareil pouvoir, nous a-t-il dit en propres termes; — Sans doute des grâces extraordinaires ont été accordées, mais ces grâces sont faites en faveur de nos Œuvres par la très-Sainte Vierge Marie qui les obtient de son divin Fils pour les orphelins, ses enfants de prédilection. Nos Maisons dont l'entretien dépend entièrement de la charité des fidèles ne pourraient subsister si ces grâces extraordinaires ne venaient réveiller l'élan de la charité chrétienne et ne nous apportaient en même temps le tribut de la reconnaissance. C'est pourquoi Dieu dont l'assistance, même miraculeuse, ne fait jamais défaut lorsqu'elle est nécessaire, *in necessariis non deficit Deus*, vient à notre aide par ces faveurs signalées. »

» Quelques mots sur les missions de la Patagonie et sur les avantages que la charité nous assure dans ce monde et dans l'autre, ont terminé le discours. En descendant de la chaire Dom Bosco a fait lui-même la quête en faveur de l'orphelinat de la Navarre. Cette quête a fourni la preuve sensible de la vive sympathie excitée dans tous les cœurs par l'exposé des Œuvres Salésiennes.

» Le soir à vêpres, le prédicateur du carême, après une magnifique conférence sur la prière chrétienne, a fait un éloquent appel à la charité pour l'orphelinat de la Navarre, il a fort heureusement développé cette idée que la prière et la charité sont deux sœurs, elles ne peuvent se séparer et se soutiennent mutuellement. La prière appuyée par la charité est irrésistible pour le Cœur de Dieu.

» Enfin, le lendemain à huit heures du matin Dom Bosco a célébré la sainte Messe à l'intention de ses bienfaiteurs. Après la communion il a dit quelques mots sur l'œuvre de l'orphelinat et de l'église du Sacré-Cœur à Rome, annonçant que le produit de la quête faite à la fin du discours serait consacrée à cette œuvre, qui a l'insigne privilège de rassembler en elle ces trois caractères d'être un acte de religion et d'amour pour le Cœur Sacré de Jésus et l'Eglise mère de toutes les autres; un acte de charité pour la pauvre jeunesse de toutes les nations, et enfin un acte de piété filiale et de tendre vénération pour le glorieux Pontife, pour la mémoire duquel elle doit remplacer le monument, dont son humilité lui a fait interdire l'érection. »

Dom Bosco à la Navarre.

Nos lecteurs savent que *La Navarre* est le nom d'un orphelinat agricole cédé récemment à Dom Bosco. Cet orphelinat est situé sur le territoire de la commune de la Crau d'Hyères, département du Var.

La *Sentinellette du Midi*, dans son numéro du dimanche 12 mars, a publié l'article suivant, que

nous croyons devoir lui emprunter pour en faire part à nos lecteurs.

Orphelinat agricole de la Navarre.

C'est avec empressement que nous publions la lettre suivante qu'un de nos amis veut bien nous communiquer :

« MON CHER AMI,

« Je viens d'assister à une touchante et bien consolante cérémonie. Dom Bosco, si connu par son dévouement à la jeunesse abandonnée, bénissait solennellement la pierre angulaire d'une nouvelle construction, destinée à permettre à l'*Orphelinat de la Navarre* de porter jusqu'à quatre cents le nombre des enfants qu'il reçoit, pour les former aux travaux de la campagne. Vous n'ignorez pas combien nous souffrons du manque de bras pour cultiver nos terres. Les industries des grandes villes attirent tous les jeunes gens, avides d'un salaire plus élevé, mais surtout des plaisirs qu'ils se promettent, et au lieu desquels ils trouvent trop souvent la misère et la maladie. Former de bons ouvriers pour l'agriculture est en ce moment le plus éminent service que l'on puisse rendre à notre société. Dom Bosco l'a bien compris, et c'est avec bonheur qu'il y a bientôt quatre ans, il a accepté, pour la *Société Salésienne*, dont il est le supérieur, la direction de l'*Orphelinat de Saint Joseph à la Navarre*.

« De nombreuses améliorations ont été déjà réalisées par les soins des Salésiens : les sœurs de Notre Dame Auxiliatrice ont été appelées pour faire tous les travaux de la cuisine et de la lingerie.

« Les dettes laissées par la précédente administration ont été payées, le nombre des enfants recueillis a été augmenté, autant du moins qu'a pu le permettre l'insuffisance des bâtiments existants.

« Tous ces enfants ont une bonne tenue, l'air modeste et bien ouvert, un sourire franc sur les lèvres ; leur santé ne laisse rien à désirer, et ils travaillent avec une ardeur joyeuse, plus pour obéir à Dieu et faire plaisir à leurs maîtres que par crainte de punitions, presque inconnues d'ailleurs dans les établissements de Dom Bosco. Si j'en juge par le travail déjà fait, cette vaste propriété ne tardera guère à changer complètement d'aspect, alors surtout que le nombre des enfants étant devenu beaucoup plus considérable permettra d'entreprendre de plus importants travaux.

« Mais je reviens à la cérémonie : elle a été précédée d'un repas auquel Dom Bosco avait invité quelques personnes venues des villes voisines pour assister à la bénédiction. Toutes étaient, à plus d'un titre, bienfaitrices de la maison, et se promettaient d'ajouter encore à la dette de reconnaissance que Dom Bosco et ses enfants acquittent chaque jour par leurs prières, si favorablement accueillies du Ciel.

« L'une des dames présentes, bien connue par son zèle ardent pour toutes les œuvres de charité, M^{me} la comtesse de *** avait tenu à honneur de faire, avec sa femme de chambre, le service de la table. De généreux visiteurs avaient eu soin

de garnir les caissons de leurs voitures de diverses provisions ; vins, poissons, desserts, qui s'ajoutant au menu préparé par les bonnes sœurs, ont fait un confortable repas que nul n'aurait pu s'attendre à trouver dans cette solitude.

« Au dessert, la musique de l'Orphelinat s'est fait entendre. C'était la première fois que les orphelins jouaient devant des visiteurs, et je dois dire que, malgré le petit nombre des exécutants et le peu de temps qu'ils avaient eu pour se préparer, les visiteurs ont été satisfaits et plusieurs se sont bien promis d'aider au développement de la musique de l'Orphelinat en lui achetant des instruments.

« A deux heures et demie, tout le monde s'est rendu dans la chapelle provisoire, et bientôt Dom Bosco, précédé des enfants de chœur et d'un assez nombreux clergé en surplus, a traversé la chapelle et s'est rendu sur l'emplacement de la construction, déjà bien avancée. Le cortège et les assistants se sont rangés autour de la pierre et la cérémonie s'est accomplie dans le plus grand recueillement. M. et M^{me} *** bienfaiteurs insignes de la *Société Salésienne*, et en particulier de l'*Orphelinat de la Navarre* avaient été tout naturellement désignés pour poser la pierre angulaire. Ils avaient accepté cet honneur pour donner cette marque publique de leur dévouement aux œuvres Salésiennes et aux pauvres orphelins.

« Sur la fin de la cérémonie Dom Bosco nous a donné lecture du procès-verbal. Après les mentions d'usage, il a rappelé la destination de cette construction élevée à la gloire de Dieu pour les enfants abandonnés, les besoins qui l'ont rendue nécessaire, la générosité des fidèles, grâce à laquelle elle a pu être entreprise et pourra, nous en avons la ferme espérance, être conduite à bonne fin avec l'aide de Dieu.

« La plupart des personnes présentes ont regardé comme une grande faveur de pouvoir inscrire leurs noms au-dessous de celui de D. Bosco, et bientôt le procès verbal s'est trouvé couvert de signatures.

« Cette pièce que des archéologues admireront peut-être un jour, a été enfermée dans un flacon de verre et déposée dans une cavité préparée dans la pierre, et dont l'orifice a été immédiatement recouvert et scellé avec du ciment.

« Le cortège est rentré dans la chapelle au chant du *Te Deum*, et Dom Bosco nous a dit quelques bonnes paroles de remerciement et d'encouragement comme il sait toujours en trouver dans son cœur, si brûlant de l'amour de Notre Seigneur et des âmes rachetées par son sang divin.

« Une quête faite au profit des orphelins a prouvé par son importance inespérée, combien tous les cœurs étaient touchés et combien serait durable l'impression produite sur tous les assistants par cette poétique et pieuse cérémonie.

« La fête de famille s'est terminée par la Bénédiction du Très-Saint-Sacrement ; le bon père bénissait ses enfants et semblait répéter : *Deliciae meae esse cum filiis hominum.* »

La Conférence des Coopérateurs à Sauvebonne.

« Sauvebonne, jeudi 2 mars.

« Notre petite localité de Sauvebonne vient d'avoir elle aussi sa conférence des Coopérateurs Salésiens ; bien des personnes étaient venues des villes environnantes, afin d'assister à cette fête charitable et d'entendre de nouveau cette même parole qui l'année dernière les avait si vivement et si heureusement touchés.

« Aussi notre église, tout récemment reconstruite, était fière de se trouver aussi pleine qu'elle le pouvait être, malgré ses dimensions plus que suffisantes pour une église de campagne.

« La blancheur de ses murailles, le goût et la simplicité des ornements de l'autel tout respirait une joie douce et pure, bien en rapport avec le caractère touchant de cette aimable fête des pauvres orphelins.

« Tous les cœurs se sentaient gagner par cette heureuse impression, secondée par les dispositions que chacun avait apportées, et la prière s'élançait radieuse et enflammée vers le Saint Tabernacle. Dieu semblait sourire à l'aumône des campagnes et nos saints anges gardiens nous suggéraient à tous des affections et des prières pour nous préparer à profiter de la parole de Dieu, et à donner notre obole avec la générosité et la pureté d'intention, qui seules la rendent agréable à Dieu.

« Dom Bosco n'a pas eu beaucoup à faire pour agir sur des cœurs qui tous déjà battaient d'accord avec le sien ; sa parole n'a cependant pas été au dessous de notre attente, et nous l'avons retrouvé tel que nous l'avions connu l'an dernier, avec cette seule différence qu'il est aujourd'hui un peu plus à l'aise dans l'emploi de notre langue.

« Notre digne curé a remercié chaleureusement celui dont la présence nous avait apporté des grâces de choix et il nous a tous engagés à lui rendre bienfait pour bienfait, en ajoutant à notre aumône matérielle l'aumône spirituelle d'un *Pater* pour le bon prêtre et sa nombreuse famille.

« Le salut du très-saint Sacrement a clos dignement cette journée sanctifiée triplement par l'amour, la prière et l'aumône.

Un toast d'un nouveau genre.

Paulo minora canamus. La charité est industrieuse et sait tirer parti de tout pour arriver à sa noble fin.

J'ai cru qu'il vous serait agréable de connaître une aimable invention de Dom Bosco pour quêter le verre en mains. Il se trouvait à dîner chez un des plus grands propriétaires de notre vallée. Les conviés étaient aussi les principaux propriétaires de cette même vallée, que les héritages ont divisée entre les mains d'assez proches parents. La plus grande intimité était donc non seulement permise, mais tout naturellement établie. Dom Bosco d'ailleurs connaissait la fortune de ceux auxquels il allait s'adresser et il savait par expérience jusqu'où pouvait aller leur libéralité.

« Après bien des toasts portés par les convives, Dom Bosco se lève à son tour et demande à dire quelques mots. Il avertit que peut-être ce qu'il va dire sera hors de propos, on se récrie : « mais, vous m'excuserez, dit-il, et d'ailleurs après boire il est bien permis de ne pas garder une mesure absolument rigoureuse. Voici donc ce que j'ai pensé tout à l'heure, en vous voyant réunis autour de moi, vous tous qui êtes les représentants de cette vallée.

« J'ai pensé que la vallée de Sauvebonne devait avoir une part spéciale dans la construction du nouvel orphelinat, dont nous avons hier béni la pierre angulaire. A vous doit appartenir de couronner l'édifice, et je me suis dit que vous seriez heureux de donner le couvert aux pauvres orphelins. Je vous propose donc de vous charger de faire à vos frais la toiture de notre maison. » C'est accepté répondent les convives ; « eh bien je bois à la toiture de la Navarre et à ses généreux donateurs. »

Si beaucoup de dîners pouvaient se terminer ainsi !!

Cuers et Brignoles.

« Brignoles, 7 mars 1882.

« ... Dom Bosco nous est arrivé lund*u* à midi et demi, nous l'attendions depuis près de deux heures, mais la population de Cuers ne voulait pas nous le céder à ce qu'il paraît. D'ailleurs le bon prêtre y restait volontiers, content de l'accueil qu'il avait trouvé dans cette ville, encore bien plus croyante que l'on n'aurait été porté à le juger d'après certaines apparences, heureusement trompeuses.

« Non, dans ce pays comme dans bien d'autres de notre pauvre France, la foi n'est pas morte, Dieu merci, elle n'est qu'endormie. Beaucoup de négligence, l'insouciance du caractère français, heureuse partout ailleurs ; et enfin, il faut le dire hélas ! à notre honte, car c'est une véritable lâcheté bien contraire à ce qui fait le juste objet de notre amour propre national, beaucoup de respect humain expliquent cet assoupissement.

C'est le feu du foyer qui disparaît sous la cendre, mais il conserve encore un reste de chaleur, et le contact de l'air l'aura bien vite ranimé si l'on a soin d'écarter la cendre. Ces cendres morales qui pèsent sur nos populations chrétiennes et semblent étouffer l'amour de Dieu dans les âmes, c'est la main de la charité qui doit les écarter. Le français a bon cœur, il donnera pour les orphelins, pour toutes les misères, et son aumône lui obtiendra la grâce de la prière, et sitôt qu'il aura prié, son cœur sera renouvelé, il entendra l'appel du Dieu qui se penche amoureusement vers lui et lui offre, avec le pardon, un amour toujours le même et que ses froideurs, ses offenses, ses dénégations n'ont pu décourager, parce que cet amour est un amour infini et infiniment miséricordieux.

« L'homme oublieux de lui-même se reconnaîtra, il se retrouvera chrétien et s'empressera d'aller laver dans les eaux de la pénitence des tâ-

Orson J.

6

ches, que ses yeux savent maintenant distinguer et que son cœur commence à détester. — Oui, la régénération de notre France sera l'œuvre de sa charité.

» Mais revenons à notre querelle contre les habitants de Cuers, ce qui leur a fait retenir Dom Bosco plus qu'il n'avait été décidé c'est d'abord l'affluence des sollicitateurs d'audience après la messe du bon prêtre, qui ne sait rien refuser et se fait pour ainsi dire la chose de tous. Puis une visite à l'hôpital. Allons, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre bien amèrement d'un jeûne un peu trop prolongé (car je devais dîner avec Dom Bosco), lorsque c'est en faveur des pauvres malades que cette privation m'a été imposée. Je laisse donc là mon grief, et pour prouver que je n'ai nulle rancune, je redirai simplement que Dom Bosco ne tarissait pas d'éloges sur l'élan trouvé dans cette population. La veille, à la conférence, l'église était comble et la foule recueillie ; le matin, à la messe, un bon nombre de communions et une quête nouvelle, assez abondante, avaient prouvé qu'il ne s'était pas agi seulement d'un enthousiasme passager.

» Nous aussi, nous avons lieu d'être fiers de notre conférence ; notre vaste église était absolument pleine ; et c'était pourtant en semaine, une grande partie de la population était à ses travaux des champs. La quête a offert ceci de vraiment remarquable. C'est que, sur plus de deux mille francs recueillis, il se trouvait quatre-vingt francs en sous, gros ou petits ; toutes les personnes présentes avaient voulu donner ; et le chiffre des petites offrandes témoigne qu'il y avait là bon nombre d'ouvriers, tout heureux de pouvoir, eux aussi, contribuer à une œuvre qui doit rassurer le pain aux fils d'ouvriers, et en faire des ouvriers chrétiens.

» Ce matin nous avons assisté à la messe du « pauvre prêtre de Turin », comme il aime à se qualifier, et nous avons entendu son appel en faveur de l'église et de l'orphelinat du Sacré-Cœur de Rome, puis après quelques audiences et quelques visites à nos malades, notre hôte trop prompt à s'enfuir nous a quittés emportant croyons-nous, soit dit sans vanité, le meilleur souvenir de notre antique cité, dans laquelle il a promis de revenir en nous consacrant deux fois plus de temps et au moins un dimanche.

» Puisse l'insertion de ma lettre dans votre *Bulletin* (insertion que j'attends de votre obligeance) être la consécration de cette promesse. »

LE MOIS DE MARIE

pratiques pour le sanctifier dignement.

Le mois de mai, dans lequel nous allons bientôt entrer, est, comme tout le monde le sait, appelé par excellence le Mois de Marie. Ce mois en effet est consacré par les fidèles à glorifier d'une manière plus particulière la très-sainte Vierge Marie ; pendant ce mois ils s'attachent plus spécialement à complaire à cette créature sublime,

dans laquelle Dieu a répandu avec la plus extrême profusion, tant de beauté, une telle grâce d'innocence, une telle plénitude de sainteté et de gloire, qu'au dire du docteur St. Alphonse, elle surpasse la somme obtenue en réunissant en une seule masse tout ce qu'il y a de beau, de bon, de saint et de glorieux dans chacun des anges et des saints (1).

Nous recommandons en conséquence à nos Coopérateurs et Coopératrices de célébrer ce mois avec la plus grande piété, la plus affectueuse dévotion.

Dans ce but, nous proposons ici quelques pratiques, les unes générales, les autres particulières.

Pratiques générales.

1° Eloigner de nous et de ceux qui nous sont chers, tout espèce de péché mortel et même de péché veniel délibéré. Parce qu'il est impossible d'honorer dignement la Mère tant que l'on offense son Fils.

2° Prier, travailler, se récréer en union avec Marie, offrant à Dieu par ses mains toutes nos actions. Il sera bon pour cela de nous imaginer souvent que Marie est auprès de nous, nous assiste, nous écoute, nous garde, nous accompagne ; et de lui adresser, de temps en temps, quelque oraison jaculatoire ; par exemple : Marie, secours des chrétiens, priez pour nous ; ou bien : Doux Cœur de Marie, soyez mon salut. Ayons soin de renouveler cette pratique chaque fois que nous entendons sonner l'heure, et dans les principaux événements de notre vie journalière, qu'il soient heureux ou malheureux.

3° S'approcher des très-Saints Sacrements, chaque semaine ou au moins dans les jours, où cela nous est plus facile ou auxquels il convient mieux de le faire. L'un de ces jours serait cette année le 30 avril. Le soir de ce jour on ouvre d'ordinaire le mois de Marie ; de plus, cette année, le 30 avril, tombe le troisième dimanche de Pâques et par suite le jour de la fête du Patronage de St. Joseph, époux très-pur de la bienheureuse Vierge Marie. Tous les fidèles ne sauraient donc trouver une occasion plus propice pour s'approcher, en l'honneur de Marie, du sacrement de la Pénitence et de la Table Eucharistique.

Un autre jour aussi convenable serait le 18 mai, fête de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Nous en dirons autant du 28 mai, fête de la Pentecôte et enfin du 31, jour de la clôture du saint mois.

Pratiques particulières.

1° Entendre chaque jour la sainte Messe et y faire souvent la sainte Communion.

2° Prendre part aux exercices du Mois de Marie qui se font dans les diverses églises le soir ou le matin.

3° Choisir dans sa propre maison un lieu convenable, dans lequel on puisse exposer une image ou une statuette de la très-Sainte Vierge au dessus d'un petit autel, que l'on ornara de son mieux ;

(1) Disc. sur la nativ. de Marie.

puis, chaque soir, avant ou après souper se réunir là tous en famille pour réciter en commun la prière du soir ou tout autre prière, par exemple, le chapelet, les litanies, ou tout au moins sept *Ave Maria*.

4° S'il y a dans la maison de jeunes garçons ou de jeunes filles, il serait bien de les charger, à tour de rôle, d'orner le petit autel et de le fournir de fleurs. Ce pieux service serait des plus agréables à la Bienheureuse Vierge Marie et en même temps aiderait beaucoup à l'éducation pieuse de ces tendres cœurs; et surtout à les diriger à temps vers celle qui, comme une mère amoureuse va disant à tous : *Si quis est parvulus veniat ad me*. Si quelqu'un se trouve petit, qu'il vienne à moi et il trouvera la vie et le salut. *Et inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino*.

LETTE DE PATAGONIE.

Nous avons, il y a quelque temps, reçu de Carmen en Patagonie la lettre suivante d'un de nos missionnaires :

Patagones, 27 décembre 1881.

RÉVÉRENDISSIME D. BOSCO,

Je sais combien vous aimez recevoir de temps en temps des nouvelles de ceux de vos fils qui vivent dans ces extrêmes régions de l'Amérique du Sud et savoir ce qui se passe auprès d'eux. C'est pourquoi je dérobe un peu de temps à mes occupations et je vous envoie ces quelques lignes; elles vous parviendront, je l'espère, avant la fête de notre glorieux patron, le docteur Saint François de Sales.

Les quatre prêtres attachés à cette partie de notre mission continuent, dans la mesure de leurs forces, à ramener dans la voie de la vérité et de la vertu tant de pauvres malheureux abandonnés jusqu' alors.

Nous nous occupons des adultes, mais nous jetons un regard de prédilection sur les petits dont nous attendons une aide dans l'avenir. Cette année-ci nous ayons eu environ 300 conversions et baptêmes.

Nos Sœurs, elles aussi, travaillent avec succès au profit des pauvres filles Indiennes. Elles en élèvent à peu près une centaine.

Vous serez sans doute bien aise, monsieur l'abbé, de connaître la situation de Carmen de Patagones et de Viedma, où nous avons notre quartier général.

Carmen est situé sur la rive gauche du Rio Negro à sept lieues, environ, de son embouchure. Sur la rive droite du même fleuve, en face de Carmen, s'élève Viedma, capitale de la Patagonie. La première compte deux mille habitants et la seconde mille, je ne parle que de la population agglomérée. Le reste des habitants est dispersé çà et là dans les vastes plaines de Patagones et de la Patagonie.

Carmen est construite aux pieds d'une petite chaîne de montagnes, qui se succèdent le long du fleuve et servent comme de digue puissante aux

eaux du Rio Negro dans les époques de crues. Mais, à droite, le fleuve n'a d'autre digue que sa propre rive, aussi le territoire, d'ailleurs naturellement fertile et présentant l'aspect le plus engageant pour le laboureur, est sujet à de terribles inondations qui souvent détruisent les récoltes.

Le Rio, dans les grandes crues, sort de ses rives et couvre la campagne sur une étendue telle que sur l'espace de plusieurs milles elle devient un grand lac. Aux premiers signes de l'inondation, les familles répandues çà et là dans la plaine se hâtent de se retirer dans les cabanes, que l'expérience leur a appris à construire sur les points plus élevés, au niveau desquels les eaux s'élèvent rarement. Dans ce but, les principales familles conservent un petit bateau pour leur propre usage et pour celui de ceux qui viennent chercher un refuge auprès d'elles. En pareilles circonstances, tout devient commun entr'eux, une seule hutte, un seul foyer, une même nourriture sert pour tous.

Quant à son aspect général topographique toute la campagne, où, comme l'on dit ici, *la plaine* des bouches du Rio Negro jusqu'aux Cordillères chaîne de montagnes de sept mille kilomètres d'étendue, offre un plan continu avec çà et là de nombreux étangs, que la Providence a disposés ainsi pour abreuver les hommes et les bestiaux, qui devraient sans cela mourir de soif ou faire un trajet de plusieurs centaines de milles pour arriver jusqu'aux eaux du Rio.

Dans l'intérieur de la plaine il y a un petit nombre de cabanes qui servent à abriter les bergers employés à la surveillance des bestiaux.

En revanche, les bords du Rio sont peuplés, assez irrégulièrement quant à l'importance des agglomérations, par des colonies de chrétiens venus se fixer dans ces parages, et même d'indigènes pour la plupart déjà convertis. A trois cents lieues de là se trouvent les huttes dites *Menzane*, habitées par les Indiens purs au milieu desquels si parfois il se trouve quelque chrétien, il n'est le plus souvent qu'un maître d'iniquités, réduit par ses crimes à vivre avec les sauvages.

Les indiens, comme en général tous les peuples sauvages, sont dominés par deux vices, le vol et la paresse. Autrefois, ces contrées étaient souvent le but des excursions de ces barbares et le théâtre de leurs rapines, s'ils trouvaient quelque résistance, ils commettaient les plus horribles boucheries. Les chrétiens tombés entre leurs mains étaient d'ordinaire déchirés et coupés en morceaux.

Grâce à Dieu, depuis vingt ans le pays a cessé d'être aussi sujet à ces *Indiades* (c'est le nom donné aux incursions des Indiens), mais quelques chrétiens ne laissent pas cependant d'être isolément massacrés.

Cette année nous avons eu la douleur de voir se renouveler en partie ces affreuses scènes de barbarie.

Vers la fin du mois d'octobre, se réunissait et s'organisait une horde de 48 Indiens tous plus mauvais les uns que les autres. Ils appartenaient

à des tribus encore sauvages. Sous la conduite d'un bandit chrétien, ils décidèrent de se jeter sur notre plaine, dans le but de voler tout ce qu'ils pourraient de bestiaux; bien décidés à massacrer quiconque s'opposerait ou semblerait pouvoir s'opposer à leurs brigandages.

De fait, ils arrivèrent au port de Saint Antoine en face de Conesa, sur le bord de la mer à environ quarante lieues de Viedma. Par malheur le gouverneur de cette province avait envoyé dans cet endroit quelques hommes chargés de creuser des puits pour trouver de l'eau douce. Ces hommes étaient armés. Les Indiens, en les apercevant, se retirèrent dans un lieu écarté et envoyèrent deux des leurs pour demander qui étaient ces hommes et ce qu'ils faisaient.

Les deux Indiens s'approchent et, feignant d'être des hommes de la plaine, ils prient les ouvriers de leur donner l'hospitalité pour cette nuit. Les chrétiens, sans soupçonner nullement la mauvaise foi de leurs nouveaux hôtes, les hébergent et, selon la coutume de la plaine, ils leur font part de ce qu'ils ont; puis ils se mettent à parler avec eux en toute confiance. Les perfides Indiens épièrent les ouvriers pour connaître l'endroit où ils tenaient les armes et ne tardèrent pas à les découvrir.

Cependant la nuit vint et chacun fut se coucher. Quand le silence se fut bien établi, les scélérats Indiens s'emparèrent des armes de leurs hôtes et, les surprenant dans leur premier sommeil, il les tuèrent tous les sept.

C'était la nuit du 4 novembre.

Le jour suivant les Indiens continuèrent leur chemin et arrivèrent à une colline près la colonie de *Labanea*. Ils y passèrent la nuit, et le lendemain, à l'aube du jour, ils tentèrent quelques vols dans les environs de la colonie, ils dépouillèrent entièrement deux familles et n'accordèrent la vie à ces infortunés, qu'à la considération d'un indien qui était resté plusieurs années à leur service. L'ordre du chef de la bande était de massacrer tous ceux qu'ils rencontreraient à l'exception seulement des enfants capables de garder les chevaux.

Ils ne laissèrent cependant pas de couper la tête à un jeune garçon de douze ans, parce qu'il s'était opposé à leurs rapines.

Le 6 novembre, ces voleurs assassins parurent dans le territoire de St. Javier, population d'un millier de personnes, à six lieues de Viedma, où je me rends une fois par semaine, pour enseigner le catéchisme à l'école et préparer quelques Indiens au baptême.

Là toute la campagne est couverte de troupeaux et surtout de chevaux. Il fut donc facile aux Indiens de rassembler, en peu de temps, mille chevaux et de prendre la fuite.

Mais, les habitans de St. Javier et surtout quelques familles, Indiennes il est vrai, mais déjà civilisées, les découvrirent à temps et s'élancèrent à leur poursuite, les armes à la main, et après une lutte acharnée ils les contraignirent à abandonner leur proie. Cinq des Indiens furent tués, un autre mortellement blessé et deux autres

faits prisonniers et conduits à Buenos-Ayres, le reste put s'enfuir.

Nous aimons à espérer que de pareilles scènes ne se renouvelleront pas souvent et même qu'avec le temps elles cesseront tout à fait. Mais cela ne pourra pas être tant que les Indiens n'aient pas été amenés à la civilisation par la religion et la charité.

Je dis, *par la religion et la charité*, parce que la force seule et la terreur inspirée par les soldats loin de les rendre meilleurs, les fait devenir pires encore en les exaspérant. La récente invasion que nous venons de rapporter en donne la preuve. Les Indiens, exaspérés des mauvais traitements reçus de la soldatesque, abhorrent le nom des Argentins et, par une fausse induction, enveloppent dans la même haine les chrétiens et leur religion.

Il faut donc, sans appareil de force militaire, les instruire des vérités de l'Évangile, faire leur éducation par la parole, mais plus encore par le bon exemple; il faut surtout leur faire éprouver les doux effets de la charité chrétienne en secourant, dans leurs besoins les plus urgents, ceux d'entre eux qui vivent au milieu de nous. Ces derniers communiquent facilement avec leurs compatriotes. Ils se transmettent ainsi des uns aux autres les bonnes idées. Peu à peu les préjugés se dissipent; les vrais et salutaires principes de religion et de civilisation auront prise sur leurs esprits et leurs cœurs; et nous les gagnerons à Dieu et à la société.

Comme tous les autres hommes l'Indien a sa part de bon sens, et quand il sait et connaît par expérience qu'une chose est belle et bonne il l'estime et l'aime. Et d'ailleurs, l'expérience de tous les temps et de tous les lieux a prouvé que la religion seule peut se frayer une route dans le cœur du sauvage, en adoucir la férocité, humaniser ses mœurs, le soumettre à l'ordre; en somme, en faire un bon citoyen en en faisant un bon chrétien.

Daignez donc, mon excellent Père, en prendre texte pour exhorter nos confrères d'Europe à se préparer à nous venir en aide. Dites leur qu'une dizaine de prêtres dans ces pays lointains fait plus pour la religion et la civilisation que ne pourrait faire une armée de cent mille hommes. Oui, mes chers confrères, oui venez nous donner la main pour le salut de tant d'âmes rachetées comme nous par le Sang d'un Dieu.

De l'embouchure du Rio Negro aux pieds des Cordillères, dans ces plaines sans fin, un peuple immense vous attend. Il git encore dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, parce qu'il n'y a personne pour lui annoncer la bonne nouvelle, la parole de vérité et de vie. Venez, et tous ensemble, divisés en plusieurs bataillons amis, nous concerteront notre action, nous ceindrons de toutes parts ces tribus sauvages, non pour en faire le sac, non pour enlever des prisonniers et des esclaves, mais pour former d'honnêtes familles et des paroisses chrétiennes; pour en faire un peuple de Dieu et de la Sainte Eglise.

Que la férocité de l'Indienne vous épouvante pas.

Peut-être l'idée que l'on en donne communément est-elle plus noire que ne l'est la réalité. Il est fait, lui aussi, à l'image et à la ressemblance de Dieu. Si la faim ne l'y pousse, ou si de mauvais traitements ne l'ont provoqué à la vengeance, il ne fait point de mal; tout au contraire il s'affectionne à celui qui lui fait du bien.

C'est pourquoi le missionnaire est pour les Indiens une chose sacrée. Quand il entre dans leurs huttes ou cabanes ils le reçoivent avec les plus grandes marques de respect; lui offrent ce qu'ils ont de mieux, le font asseoir sur un banc tandis qu'eux-mêmes, assis par terre, l'écoutent avec un silence et une attention admirables.

D'après l'expérience que j'ai acquise en traitant avec plusieurs d'entre eux, je puis assurer qu'ils donnent les plus douces consolations et font ouvrir le cœur aux plus heureuses espérances pour leur conversion.

Courage donc, mes chers confrères, venez en Patagonie et l'expérience vous prouvera que ce que je viens de vous dire est la vérité.

Pardonnez-moi, très-Révérend Dom Bosco, d'avoir laissé de côté le Père pour parler à ses enfants. Je reviens à vous pour vous dire que nous sommes tous en bonne santé, à l'exception de Dom Chiara pris d'une fièvre qui, nous l'espérons, n'aura pas de durée. Dom Beauvoir aspire à faire une excursion jusqu'aux purs Indiens des terres de Magellan, et notre directeur Dom Fagnano désire des renforts pour donner de plus fréquents assauts au démon au centre même de sa forteresse.

Daignez, excellent Père, nous avoir tous présents à l'esprit dans vos prières. Obtenez-nous grâce et santé, afin qu'il nous soit possible de continuer notre mission à la plus grande gloire de Dieu.

Recevez enfin l'expression de notre piété filiale. Je prie le Seigneur de répandre sur vous toutes ses bénédictions et suis heureux de me dire

Votre très-affectionné fils en J. C.

DOMINIQUE MILANESIO, prêtre.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE III.

Attentats — Châtaignes et vin empoisonnés — Couteau de boucher — Blâmable conduite de la police — Bon office d'un ami — Grêle de coups de bâton.

Les deux scélérats, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, chassés de la chambre de Dom Bosco, lui avaient dit sur le ton d'une sourde colère : *Nous nous retrouverons*. Ces paroles et les menaces à peine couvertes qui leur étaient échappées dans le cours de leur entretien avec Dom Bosco, nous donnent la clef d'une longue série d'attentats contre la vie de Dom Bosco. Ces attentats furent d'une telle gravité, ils furent si perfidement préparés et eurent un tel caractère

de violence que, nous pouvons le dire sans hésitation, ce ne fut qu'à une protection extraordinaire, où la divine Providence se montre clairement; ce ne fut qu'au miracle que D. Bosco dut d'échapper constamment à tous les périls. Ces faits touchent de si près au fondateur de notre Oratoire, qu'ils ne peuvent être détachés dans notre histoire. Nous raconterons donc quelques uns des principaux de ces faits, dont nous avons été les témoins oculaires ou dont, au moins, nous tenons la relation la plus fidèle de ceux-là même, qui les ont vus de leurs propres yeux.

Un soir, après souper, D. Bosco faisait, comme d'ordinaire, l'école du soir. Arrivent deux hommes de mauvaise mine, et ils lui demandent d'aller en toute hâte confesser un moribond dans un endroit assez rapproché, nommé le *Cœur d'or*. Toujours prompt à tout quitter pour le service des âmes, Dom Bosco se hâte de confier la classe à un suppléant et s'appête à partir immédiatement. En sortant de la maison, vu l'heure déjà un peu avancée, la pensée lui vient de conduire avec lui quelques uns des plus grands de ses jeunes-gens. Il les appelle et leur dit de l'accompagner. — Vous n'avez nul besoin de conduire avec vous ces jeunes gens, dirent les deux inconnus, nous nous chargeons de vous accompagner nous-mêmes, à l'allée et au retour; la présence de ces jeunes gens pourrait d'ailleurs troubler le malade. — Ne soyez pas en peine de cela, répondit Dom Bosco, ces braves garçons sont bien contents de faire une petite promenade; une fois arrivés à la chambre du malade ils resteront au dehors.

Nos deux inconnus durent céder et se taire bien à contre-cœur.

On arrive à la maison indiquée : — Entrez un moment dans cette pièce, dirent nos deux hommes, pendant ce temps-là nous irons prévenir le malade. — Les jeunes gens restèrent au dehors et Dom Bosco entra dans une salle du rez-de-chaussée; il y trouva une demi-douzaine de viveurs qui, après un repas copieux, mangeaient ou faisaient semblant de manger des châtaignes. Ils accueillirent Dom Bosco avec de nombreuses marques de respect, le louant jusque par dessus les nues et applaudissant à son arrivée. — Faites-nous l'honneur, révérend Dom Bosco, de prendre un peu de nos châtaignes, lui-dit ensuite l'un des convives en lui tendant le plat. — Non, merci, je ne me sens plus de manger, répondit D. Bosco, je viens de sortir de table et je ne prendrai plus rien.

— Au moins vous boirez un peu de notre vin, vous le trouverez bon, savez-vous; il vient d'Asti. — Je ne me sens pas de le faire, je n'ai pas l'habitude de boire hors de mes repas et, si je buvais, cela me ferait mal. — Allons donc! un petit verre de bon vin ne vous fera certainement point de mal, tout au contraire, il vous fera le plus grand bien en aidant à la digestion. Vous boirez donc, pour nous faire plaisir.

Cela dit, il empoigne une bouteille sur la table et verse à boire dans tous les verres. Mais, il avait eu soin de ne pas mettre encore de verre pour

Dom Bosco ; après donc avoir versé à la ronde, il va prendre à part une nouvelle bouteille et un verre pour Dom Bosco et lui verse une rasade. Il n'en fallut pas davantage à ce dernier pour comprendre leur perfide dessein de l'empoisonner.

Sans laisser rien paraître qui pût leur laisser voir qu'ils étaient découverts, D. Bosco prend le verre plein du vin mousseux, et porte la santé de ces misérables ; puis au lieu de porter le verre à ses lèvres, il cherche à le poser sur la table en refusant de boire.

— Ne nous faites pas de la peine, commence à dire l'un. — Ne nous faites pas cette insulte, reprend un autre ; c'est un vin excellent. Nous voulons que vous le goûtiez à notre santé, s'écrie toute la bande. — Je vous ai déjà dit que je ne me sens pas de le faire ; j'ajoute maintenant que je ne puis ni ne veux boire, dit Dom Bosco. — Cependant coûte que coûte il faut que vous buviez crièrent en chœur ces brigands. Puis, des paroles passant aux actes, l'un d'eux saisit le pauvre prêtre par l'épaule droite, un autre par l'épaule gauche, en s'écriant : — Nous ne pouvons tolérer cette insulte ; s'il ne veut pas boire par amour pour nous, il boira par force.

A cette violence D. Bosco se trouva vraiment entre l'enclume et le marteau et ce fut certainement pour lui un vilain moment. Repousser la force par la force avec de tels gaillards, n'était ni prudent ni facile, Dom Bosco pensa qu'il valait mieux recourir à la ruse. C'est ce qu'il fit. Il leur dit : — Si vous voulez absolument que je boive, laissez-moi en liberté, parce qu'en me prenant par les épaules et par les bras, vous me faites trembler la main et verser tout le vin. — Il a raison, répondirent nos hommes et ils se retirèrent un peu ; alors Dom Bosco, saisissant le moment favorable fait un grand pas en arrière, s'approche de la porte, qui fort heureusement n'avait pas de clef ; l'ouvre et invite ses jeunes gens à entrer.

Ce coup de scène inattendu et l'entrée de quatre ou cinq jeunes garçons de 18 à 20 ans, mit fin à l'outrage de nos hommes ; leur chef se radoucit et dit à Dom Bosco : — Puisque vous ne voulez pas boire, patience, laissez ce vin et n'en parlons plus.

— Mais, où est le moribond, demanda D. Bosco, il faut au moins que je le voie. — Pour couvrir leur lâche attentat l'un des malfaiteurs conduisit le prêtre à une chambre du second étage. Là, au lieu d'un malade, D. Bosco trouve couché l'un des deux qui étaient venus le chercher à l'Oratoire. Il ne lui fit cependant aucune question et ce maître imposteur, malgré l'effort le plus herculéen pour se contenir, n'en pouvant plus, partit d'un grand éclat de rire en disant : — Je me confesserai demain. — Et Dom Bosco se retira remerciant dans son cœur Notre Seigneur qui par le moyen de ses enfants d'adoption, l'avait sauvé des mains de ces scélérats.

Quelques uns d'entre-nous, après avoir entendu le récit détaillé du fait, voulurent, le lendemain, faire une enquête. Nous arrivâmes ainsi à découvrir qu'un inconnu avait payé un bon souper à

ces chenapans à la condition pour eux de faire boire à Dom Bosco un peu de vin qu'il avait eu soin de préparer lui-même.

Ces scélérats étaient donc des assassins achetés par une personne de la ville.

Les attentats commencés dès les premiers moments de l'émancipation donnée aux protestants et aux hébreux, étaient devenus plus fréquents lorsqu'en 1850 fut aboli dans le Piémont le *For Ecclésiastique*. Leur nombre s'accrut tellement dans la suite qu'une vaste conjuration d'hérétiques et de malfaiteurs semblait s'être organisée à Turin dans l'unique but de se défaire de Dom Bosco, comme de leur ennemi le plus formidable. Les rappeler tous serait impossible, nous nous contenterons d'en rapporter encore deux, dont les détails, après tant d'années, nous sont restés aussi présents à l'esprit que s'ils venaient seulement d'arriver.

Un soir du mois d'août, vers les six heures, Dom Bosco se trouvait près de la barrière de bois qui fermait la cour de l'Oratoire, il discourait paisiblement avec quelques uns de ses jeunes gens, lorsqu'un cri éclate au milieu d'eux : *Un assassin, un assassin !* Et voici qu'en effet, un certain Andr...., en manches de chemise, un couteau de boucher à la main, court comme un furieux sur D. Bosco en criant : *Je veux D. Bosco, je veux D. Bosco !*

L'épouvante au premier abord s'empara de nous tous et nous nous enfûmes à la débandade, les uns dans les champs, les autres dans la cour. Au milieu des fuyards se trouvait un abbé, aujourd'hui curé d'une grande paroisse de Turin. L'assassin le prenant pour Dom Bosco se mit à le poursuivre, mais, s'apercevant de son erreur il revint vers la barrière. Dans ce court intervalle, Dom Bosco avait eu le temps de se mettre en lieu sûr en montant à sa chambre et fermant à clef la petite barrière de fer qui se trouvait au pied de l'escalier. Cette barrière était à peine fermée que le bourreau survint et trouvant cette grille fermée se mit à la battre, à la secouer, à se lancer avec fureur contre elle dans l'espoir de l'ouvrir, mais ce fut en vain. Il resta là pendant plus de trois heures, comme un tigre qui attend sa proie. Il semblait un fou, mais c'était par intérêt qu'il feignait de l'être.

Cependant les jeunes gens avaient secoué la première impression de terreur, leur cœur s'était un peu raffermi et ils s'étaient réunis de nouveau. A la vue de celui, qui menaçait la vie de notre bienfaiteur et père, nous sentions le sang nous bouillir dans les veines. Écoutant la voix du cœur et nous abandonnant à l'ardeur de la jeunesse, nous nous munimes chacun d'une arme quelconque, qui d'une pierre, qui d'un bâton, qui de quelque autre engin et nous disposions à tomber sur ce misérable pour le mettre en pièces ; mais Dom Bosco, craignant que quelqu'un de nous ne vint à recevoir un mauvais coup, nous défendit de le toucher.

Avec cette bête fauve dans la maison, nul ne pouvait demeurer en repos. La bonne Marguerite surtout était dans la plus grande consterna-

tion, et pour son fils et pour nous. Que faire ? On se hâta d'envoyer à plusieurs reprises prévenir la questure, mais, il nous est dur d'avoir à le dire, jusqu'à neuf heures et demie du soir nous ne vîmes paraître ni un gardien de la paix, ni un carabinier. A cette heure tardive seulement deux gendarmes se présentèrent, ils garrottèrent ce malandrin et le conduisirent avec eux à la caserne. Ainsi nous fûmes enfin délivrés d'une violence qui fait peu d'honneur à ceux qui commandaient alors la force publique.

Et, comme si une telle inertie lorsqu'il s'agissait de défendre un libre citoyen n'avait pas dû suffire pour donner à penser à toute personne honnête ; voilà que, le lendemain, le questeur commit une imprudence pire encore. Il envoya quelqu'un de la police demander à Dom Bosco s'il pardonnait à celui qui l'avait outragé. D. Bosco répondit que, comme chrétien et comme prêtre, il pardonnait cette injure et bien d'autres encore ; mais que comme citoyen et chef d'un institut il demandait, au nom de la loi, que l'autorité publique garantît un peu mieux et sa personne et sa maison. Or, qui le croirait ? Ce jour-là même, le questeur fait mettre en liberté ce scélérat qui le soir, se trouvait de nouveau posté, à peu de distance de l'Oratoire, attendant la première sortie de Dom Bosco pour exécuter son sanguinaire dessein.

Mais qui poussait ce misérable à une telle scélératesse ? — Un ami de Dom Bosco et l'un de nos insignes bienfaiteurs, le Com. Dupré nous mit à même de répondre à cette question. Voyant qu'on ne pouvait avoir dans la force publique une défense assurée, il prit sur lui de parler avec ce malheureux qui jour et nuit nous tenait dans les angoisses de la plus cruelle appréhension. — Je suis payé, répondit le bandit, que l'on me donne autant que me donnent les autres et je m'en irai. — Cela fût entendu et on lui donna 80 francs qui lui étaient déjà promis et 80 autres en plus, et ainsi finit cette comédie, qui aurait pu se terminer par une sanglante tragédie.

Mais plus perfide encore fut l'aggression que nous allons rapporter. Dom Bosco cette fois ne put s'en retirer absolument sain et sauf.

Peu de temps après la scène que nous venons de décrire, un dimanche soir, à la tombée de la nuit, D. Bosco fut appelé par un certain homme pour confesser une malade, maison *Sardi*, presque en face l'institut du Refuge.

Les faits précédents donnèrent à D. Bosco la pensée de se faire accompagner par deux d'entre nous. — Laissez, laissez donc vos jeunes gens à la maison, dit cet individu, ne les dérangez pas, et vous accompagnerai moi-même. — Ces paroles augmentèrent les soupçons et produisirent l'effet contraire à celui que notre homme en attendait.

Au lieu de deux jeunes gens, Dom Bosco en appela quatre, et entr'autres Hyacinthe Arnaud et Jacques Cerrutti, tous deux si forts et nerveux qu'au besoin ils auraient écartelé un bœuf.

Arrivé au lieu désigné Dom Bosco laissa deux des jeunes gens au pied de l'escalier et les deux que nous avons nommés montèrent avec lui au

premier étage et s'arrêtèrent sur le pâlîer près de la porte de la chambre.

D. Bosco entre et voit dans le lit une femme toute repliée sur elle-même et qui savait si bien feindre que l'on eût juré qu'elle allait rendre le dernier soupir.

A cette vue Dom Bosco invite les assistants, au nombre de quatre, à s'éloigner pour lui permettre de parler librement à la malade et de la préparer au dernier passage. — Avant de me confesser, se mit alors à dire, d'une voix très-forte, cette bohémienne, je veux que ce brigand-là rétracte les calomnies qu'il a débitées sur mon compte. — Non, répondit une voix. — Silence, reprit une autre. — Si. — Non. — Tais-toi, infâme, ou bien je t'étrangle. — Ces accents, et d'autres tout aussi gracieux, mêlés à d'horribles imprécations se soulevèrent aussitôt et produisirent un vacarme effroyable dans cette chambre d'enfer. Au milieu de cette saturnale satanique on éteint les chandelles, et dans l'obscurité, le bruit des voix cesse tout à coup et une grêle de coups de bâton commence à tomber dirigée vers le lieu où se tenait Dom Bosco. Ce dernier ne tarda pas à deviner le jeu que l'on voulait lui faire, il ne s'agissait pas moins que de lui rompre les os. Dans cette détresse, ne sachant de meilleur moyen pour se garantir il saisit en toute hâte la chaise qui se trouvait près du lit, la place sur sa tête et, sous ce bouclier, il cherche à gagner la porte. Cependant les scélérats faisaient pleuvoir des coups mortels qui, au lieu de tomber sur la tête du pauvre Dom Bosco, se brisaient avec fracas sur la chaise. A ce bruit, les deux jeunes gens apposés ouvrent la porte, et D. Bosco jetant la chaise derrière lui, s'élança dans leurs bras, heureux d'avoir rapporté saines et sauvées la tête et les épaules. Cependant il reçut un coup de bâton sur le pouce de la main gauche que, pour se garer des coups, il avait du tenir appuyé aux montants de la chaise.

Le coup, bien que léger en lui-même, lui emporta néanmoins l'ongle et la moitié de la phalange, et maintenant encore, après 25 ans et plus, D. Bosco en conserve la cicatrice.

Nous sommes bien fondés à soupçonner que ces guets-apens, et bien d'autres que nous passons sous silence, étaient ourdis par la malice et l'argent de ceux qui voyaient d'un si mauvais œil le petit journal *L'Ami de la jeunesse*, les *Avis aux catholiques*, et surtout les *Lectures Catholiques*.

D'ailleurs les hérétiques de Turin ne faisaient que suivre les traces de leurs ancêtres. Pour ne pas parler ici de tant d'autres assassinats, ce furent les hérétiques, qui, le 9 avril 1374, à *Bri-cherasio* massacrèrent cruellement, sous une grêle de coups, le bienheureux Pavonio da Savigliano, parce qu'il prêchait contre leur doctrine et convertissait un grand nombre de Vaudois à la foi catholique.

DEUX GRÂCES DE NOTRE-DAME AUXILIATRICE.

Notre-Dame Auxiliatrice vient, à quelques jours de distance, d'accorder en France deux grâces signalées.

La première est la guérison instantanée d'une demoiselle appartenante à une honorable famille bien connue à Marseille, la famille de Barbarin.

Depuis très-longtemps cette jeune personne était obligée de garder le lit et se trouvait réduite au plus triste état par une maladie rebelle à la science des plus habiles médecins.

Le 14 février dernier, jour auquel les enfants de l'Oratoire Saint Léon à Marseille célébraient solennellement la fête de Saint François de Sales, mademoiselle de Barbarin s'est sentie subitement guérie après avoir reçu la bénédiction de Notre-Dame Auxiliatrice. Elle a pu se lever aussitôt et la guérison s'est parfaitement confirmée les jours suivants.

La seconde grâce que nous désirons rappeler ici a été accordée dans la ville de Cannes un mois après, le 16 mars dernier. Nous en empruntons le récit à la *Gazette du midi* des 27 et 28 mars.

« Cannes, 25 mars.

« On s'entretient beaucoup ici d'une guérison merveilleuse qui a marqué, la semaine dernière, la visite de D. Bosco dans notre ville. Une jeune fille, Mlle de Rolland, qui descend d'une famille française établie en Pologne, était depuis longues années étendue sur un lit de douleurs, où la retenait une maladie de la moëlle épinière réputée incurable. Dom Bosco s'est laissé conduire à l'hôtel *Bel-Air* où elle réside; il l'a bénie, lui a prescrit certaines prières, et lui a fait espérer sa guérison par l'intercession de *Notre-Dame Auxiliatrice*, patronne de l'*Oeuvre Salésienne*. Cela se passait jeudi 16 mars. Le surlendemain samedi, Mlle de Rolland marchait dans sa chambre, et le lundi suivant elle allait à pied remercier Dom Bosco dans la chapelle des Dames Auxiliatrices, assez distante de l'hôtel. Le bruit de cette guérison avait attiré une foule considérable, aux ovations de laquelle Dom Bosco a eu grand'peine à se soustraire. »

NOTRE S. PÈRE LÉON XIII et les Salésiens de la Spezia.

Spezia, 7 mars 1882.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Comme c'était d'ailleurs mon devoir, j'ai écrit à Sa Sainteté à l'occasion des dernières fêtes anniversaires de son élection et de son couronnement solennel. Je l'informais brièvement du bien que les secours qu'il nous envoie du sein de son Auguste pauvreté nous permettent de faire à la jeunesse de cette ville. Quelle n'a pas été notre confusion et notre joie de recevoir une réponse par dépêche télégraphique. Son Eminence le Cardinal Jacobini secrétaire d'état nous disait : « Le

S. Père a reçu votre lettre avec beaucoup de plaisir et accorde de tout son cœur aux Salésiens, à leurs élèves et coopérateurs la bénédiction demandée par vous. »

Ah! qu'elle descende abondante sur cette maison et sur nos écoles, la bénédiction du S. Père. Qu'elle nous aide et nous fortifie à entreprendre et soutenir vaillamment tous les travaux, toutes les fatigues qui nous permettront de coopérer à l'œuvre de tous les bons catholiques et de former pour la société une génération vraiment chrétienne.

Croyez-moi, monsieur le Directeur,

Votre tout dévoué Serviteur
ANGELO ROCCA, Prêtre.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Par concession du Souverain Pontife, en date du 9 mai 1876, tout Coopérateur peut gagner toutes les indulgences, tant plénières que partielles, auxquelles ont droit les tertiaires de Saint François d'Assise.

Ainsi les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire, devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria*, en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours, et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Mai.

1. Les saints apôtres Philippe et Jacques.
6. Saint Jean apôtre devant la Porte Latine.
17. Saint Pascal Baylon.
18. L'Ascension de N. S. Jésus Christ.
20. St. Bernardin de Sienna.
24. Fête de Notre-Dame Auxiliatrice, indulgence plénière attachée à la visite de son sanctuaire à Turin.
28. Fête de la Pentecôte.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gerant JOSEPH FERRARI.

Stampierarena 1882 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.